



Une ribambelle de pénis

PAR ALEXANDRE JOLLIEEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

UN AMI, FORT DÉSIREUX DE M'INITIER aux charmes indiscrets de l'anatomie coréenne masculine, m'a conduit, il y a peu, à Penis Park. Avait-il pour intention de m'ôter tous mes complexes, comme dit Pierre Perret dans sa chanson célèbre, et de parfaire mon éducation

en la matière? Toujours est-il que ce jour-là j'en ai vu des zizis, à perte de vue, une forêt de zigounettes, une armée de pénis, de tout acabit...

Les yeux grands ouverts, en explorant les alentours, je ne pouvais arracher à mes oreilles le refrain bien connu: «Tout, tout, tout, vous saurez tout sur le zizi, le vrai, le faux, le laid, le beau, le dur, le mou, qui a un grand cou, le gros touffu, le p'tit joufflu, le grand ridé, le mont pelé.» La création de ce parc féérique, magique, remonterait à une légende. Au temps jadis, dans ce village de pêcheurs, vivait une vierge. Avec un autochtone, ils s'étaient promis en mariage. Pour survivre, elle glanait dans les eaux profondes des algues. Un jour, l'amoureux, comme à l'accoutumée, conduisit sa douce moitié vers le large. Mais l'étourdi oublia en pleine mer la prune de ses yeux. La disgrâce ne se fit pas attendre! Un violent typhon agita les flots et le trésor de sa vie fut bientôt englouti par les déferlantes. Alors un malheur s'abattit sur la population. Les poissons avaient déserté la côte.

ALEXANDRE JOLLIEEN

A 38 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.

Les marins allaient-ils périr de faim? L'esprit de la jeune femme semblait hanter ces lieux. On dit très vite qu'elle avait, pour se venger, jeté un mauvais sort. Encore et toujours, cette irrésistible tentation vieille comme le monde: désigner un coupable. Si les poissons avaient abandonné le rivage, ce devait forcément être le résultat d'une punition humaine. Un jour, furieux, n'en pouvant plus, un personnage bien téméraire blasphéma et se mit à uriner dans la mer. La légende dit que la pêche fut soudain miraculeuse, que les filets regorgèrent d'animaux frétilants. Ici, les interprétations vont bon train. La noyée avait-elle été charmée à la vue de ce que ses yeux n'avaient de sa vie jamais rencontré? Quoi qu'il en soit, d'autres hommes réitérèrent le geste qui semblait appeler le prodige. Depuis ce jour béni, les villageois, pleins de gratitude, érigèrent des statues en forme de phallus, offrant ainsi un culte énergétique et fervent à la fertilité. «Aux eaux bienveillantes, les marins reconnaissants.»

Ne pas se prendre trop au sérieux

Un à un, je découvre les membres virils, la banalité de la chose me sidère un peu. Et je me souviens de la recommandation d'un ami avant le départ: «N'y va pas, tu vas perdre ton temps! En tout cas, moi je n'irais pas. J'en vois une tous les jours et ça me suffit largement.» Et bientôt, après Pierre Perret, c'est la voix d'Erasmus qui a retenti dans mon oreille: «Dites-moi, je vous prie, est-ce la tête, le visage, la poitrine, les mains, les oreilles? Est-ce quelqu'un de ces membres honnêtes qui engendre les dieux et les hommes? Point du tout. La partie qui sert à la propagation du genre humain est si folle, si ridicule, qu'on ne saurait la nommer sans rire.» En quittant le parc visité en dix-sept minutes, montre en main, je rêve que le sexe devient plus naturel, plus pur, comme une magnifique expression de la grande vie. Certes, comme me répète un ami: «La chose nous fait commettre bien des conneries.» Mais après tout, c'est grâce à ça que le miracle du quotidien se perpétue. Notre condition est tragique et le spectacle de ces «engins de bonheur» m'invite à ne pas me prendre

“ Avec Erasme, je peux SOURIRE de ce corps, de ses besoins, de ses fantaisies ”

trop au sérieux. Avec Erasme, je peux sourire de ce corps, de ses besoins, de ses fantaisies. Face à la mer, je me dis qu'une vie s'enfante tous les jours, qu'elle porte jusqu'à la fin de beaux fruits. Et la sexualité, bien que souvent tyrannique, nous montre aussi que nous faisons partie d'un grand tout, d'une fantastique puissance créatrice. Humblement, et avec prudence et modération, je puis amoureuxment y prendre part. Sans avoir tout vu du parc, cela m'a suffi pour y trouver un élan pour épouser davantage notre condition. Ah! comme Pascal a raison! L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête... ■